

Histoire d'ici

Les Vaudois accueillent l'armée de **Bourbaki** à bras ouverts

Plus de 87'000 hommes demandent l'asile à la Suisse.

1871

Gilles Simond

« Ils arrivaient dans un état pitoyable et pêle-mêle, zouaves, turcos (*ndlr: tirailleurs algériens*), cuirassiers, lanciers, soldats de ligne, gardes mobiles, etc., la plupart en sabots et les pieds meurtris. Exténués de fatigue et mourant de faim, ils imploraient la commisération publique, qui n'a pas fait défaut en cette occasion: dans chaque maison de grandes marmites procuraient la soupe qui était distribuée précipitamment aux malheureux fugitifs. » C'est en ces termes que l'hebdomadaire « Feuille d'Avis de Sainte-Croix » du samedi 4 février 1871 décrit l'entrée en Suisse, en plein hiver jurassien, des soldats de l'armée de l'Est, que l'on surnomma « les Bourbakis », du nom de leur commandant, le général Charles Bourbaki (1816-1897).

Ce fut un désastre, une effroyable déroute. Fin janvier 1871, défaite par des Prussiens plus aguerris, mieux équipés et plus disciplinés, cette armée de l'Est qui devait libérer la France, constituée d'un bon nombre de conscrits mal entraînés, au bout du rouleau, fait retraite de Besançon en direction de Pontarlier et de la frontière suisse. Il fait très froid, il est tombé des paquets de neige. Bien des soldats grelottent dans leur uniforme d'été, ont les pieds gelés dans des chaussures que la neige et l'eau défont. De plus, le ravitaillement n'a pas suivi.

Reddition exclue

Le 26 janvier, désespéré, le général Bourbaki a tenté de se suicider, mais la balle a ricoché sur son crâne. Blessé, il a été transporté en Suisse pour y être soigné. Bientôt son successeur, le général Clinchant (1820-1881) n'a plus qu'une solution, comme il l'explique à ses troupes: « Nous sommes entourés de forces supérieures. Mais je ne veux laisser aux Prussiens aucun homme, aucun canon (*ndlr: l'armée de l'Est en charriait 285, ainsi que plus de 1000 fourgons de munitions*). Nous allons demander à la Suisse la protection de son pavillon. » Les Prussiens, soit dit en passant, sont ravis de « déléguer » à des Suisses qu'ils n'aiment pas beaucoup la prise en charge de cette masse humaine mise hors jeu, dont ils n'ont ainsi pas besoin de s'occuper.

Dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février, l'émissaire de Clinchant rencontre aux Verrières le général argovien Hans Herzog (1819-1894), qui exerce le haut commandement sur l'armée suisse depuis juillet 1870. Il lui demande l'autorisation de passer en Suisse. Les premières unités françaises prises de panique arrivent déjà à la frontière quand, vers 5 heures du matin, une convention en dix points est signée, qui prévoit notamment le désarmement total de l'armée. Il est temps, car les maigres troupes suisses ne pourraient pas s'opposer à un passage en force. Et heureusement seuls de rares soldats se rebiffent au moment de tendre leur fusil aux Suisses.

Fantomatique dans l'obscurité glaciale, le défilé chaotique des troupes françaises commence ce 1^{er} février, dès 5 heures aux Verrières, dès 6 heures au poste de Douane de La Grand-Borne près



Une image sans doute bien idéalisée et enjolivée de l'arrivée des Bourbakis dans nos contrées. Mais l'essentiel est là: les soldats de toutes armes, dépenaillés et affamés, et la population qui leur porte secours. On remarque au centre un zouave, bol de soupe à la main, à qui un garçon semble apporter des chaussures. À côté de lui, un soldat de l'infanterie de ligne.

MUSÉE NATIONAL SUISSE

de L'Auberson. On estime (les chiffres varient selon les sources) à environ 34'000 ceux qui entrent par Les Verrières et le Val-de-Travers, 13'000 par L'Auberson et Sainte-Croix, 28'000 par Vallorbe, 11'000 par la vallée de Joux et 1000 au Locle. Au total, ils sont 87'847, dont 2467 officiers, à passer la frontière, pendant que derrière eux, au défilé de La Cluse que domine le fort de Joux, d'héroïques défenseurs tiennent bon pour leur permettre de gagner l'abri helvétique sans être exposés aux canons prussiens.

Il faut imaginer le casse-tête des autorités locales, cantonales et nationales. Averti par ses émissaires à Pontarlier, le Conseil fédéral avait avisé les gouvernements cantonaux de se préparer à interner des troupes étrangères et désigné 19 casernes pour loger environ 10'000 hommes. Et il en arrive près de 88'000, alors que le canton de Vaud, pour donner l'échelle, compte moins de 250'000 habitants! Comment héberger et nourrir tous ces affamés? Dans l'urgence, la population s'en charge, bien que les récoltes de 1870 aient été fort mau-

vaies en raison d'une sécheresse. Les hommes sont recueillis dans les granges, on leur fournit du pain et de la paille. Des hôpitaux de fortune sont ouverts un peu partout, dans les églises notamment.

La parole au premier-lieutenant saint-croix Jules Junod-Jaccard, témoin de la scène: « Pendant deux jours et deux nuits, les 1^{er} et 2 février, on hébergeait, on nourrissait, on couchait où et comme on pouvait des centaines et des centaines de soldats. Deux jours après, nous avons été ramassés, pardon du mot, seul il rend le fait, nous avons été recueillir dans un grand char à échelles garni de paille et de matériaux, nombre de ces malheureux échoués le long des routes ou couchés dans les églises des villages. Nos cultivateurs ont largement exercé la charité; les plus pauvres se sont dépouillés de tout. Les sauterelles ont dévoré jusqu'au dernier grain de blé. Nul n'en gémit, il y a dans le sacrifice volon-

4000 à Fribourg, 1000 en Valais, 1500 à Genève, 7000 à Saint-Gall. Appenzel en recevra un petit contingent de 200. Seul le Tessin ne verra pas arriver de Bourbakis, la neige au Gothard étant trop importante.

Les 8000 hommes « attribués » au canton de Vaud sont répartis dans les localités: Yverdon en accueille un millier, tout comme Payerne, Avenches, Moudon et Lausanne, Vevey 500, Chillon 200, Villeneuve 100, Aigle 300, Bex 200, Lava 400, Olon 100, Morges 500, Aubonne 200, Rolle 100, Nyon 200, Bière 100, Echallens 100, Cossonay 100, Orbe 200, Romanel 100, Grandson 200.

Des gares principales, des soldats suisses sont chargés d'emmener à destination cuirassiers, fantassins, zouaves ou turcos. Ainsi, le 4 février, le caporal vaudois Édouard Gonin, avec cinq hommes sous ses ordres, est chargé de convoier 767 internés de Lausanne vers Villeneuve, par des routes verglacées. « Sans halte intermédiaire jusqu'à Vevey », disent ses ordres. Mais à Cully déjà il faut bien s'arrêter: la Municipalité reçoit avec pain, fromage et vin. À Vevey, où 400 hommes sont attendus, rebelote: les habitants accueillent la colonne avec cigares, chocolat, chaussettes, serviettes et linge de corps. Le reste de la troupe continue vers Montreux. Le long de la route, des Français fortunés ayant préféré la quiétude de la Riviera vaudoise aux affres de la guerre distribuent cigares, argent et encouragements à leurs compatriotes. Le caporal Gonin laisse 200 hommes à Chillon et part le soir à Villeneuve avec le reste du détachement.

Les Bourbakis restent en Suisse six semaines. La paix signée, ils peuvent rentrer chez eux dès la mi-mars. Pas tous. Environ 1700 d'entre eux ont trouvé le repos éternel en Suisse, succombant à des blessures mais surtout aux maladies, typhus, variole et autre dysenterie.

Sources:

– « Les Bourbakis, une page d'histoire franco-suisse », Gérard Tissot-Robbe, Paul-André Joseph, Ed. Cabédita, 2021.
– « Les Bourbakis: l'internement en Suisse, en 1871, des unités de l'armée Bourbaki », André Meyer, Heinz Horat, Ed. 24 heures, 1983.
– « Souvenirs de l'entrée en Suisse de l'armée de l'Est et de son passage à Sainte-Croix », Jules Junod-Jaccard, Impr. Jeannerichard, 1907.
– « Le panorama Bourbaki », Heinz-Dieter Fincz, Michael T. Ganz, Ed. Cêtre, 2002.
– Archives des journaux vaudois, scriptorium.bcu-lausanne.ch

Insolite

Le coffre-fort qui réapparaît

Quand l'armée de l'Est entre en Suisse, début février 1871, elle y arrive avec un coffre-fort contenant exactement 1'682'584 francs et 66 centimes. Avec cet argent, le général Clinchant comptait payer quelques jours plus tôt le ravitaillement qu'il s'attendait à trouver à la gare de Pontarlier. Hélas pour lui, au désespoir de ses hommes et pour le malheur de leurs chevaux, les wagons de farine, les tonnes de biscuits, de blé et d'avoine, le vin et le fromage, interceptés par les Prussiens, n'étaient pas au rendez-vous.

Le coffre de fer forgé, long de 85 cm, large de 28 et haut de 37, pesant 79 kg à vide, est donc remis à l'armée suisse aux Verrières avec son précieux contenu. Un caporal jurassien et quatre canonniers convoient le tout dans un wagon de mar-

chandises jusqu'à Berne. Là, le coffre disparaît dans les caveaux de la Confédération.

Il en sort discrètement en 1932, offert - vide - au Vaudois Ernest Jayet, directeur du 1^{er} arrondissement des Douanes suisses, lorsque celui-ci prend sa retraite. À sa mort, une de ses filles en hérite et, plus tard encore, son petit-fils fait des pieds et des mains pour garder ce bien lourd souvenir plutôt que de le laisser aux brocanteurs. Le coffre demeure en mains privées jusqu'à la fin de 2019, où il rejoint les collections du Château de Morges à la faveur d'une donation.

Un siècle et demi après être entré en Suisse, ce précieux témoin de l'épopée des Bourbakis sera présenté dans le parcours de l'expo permanente dès la réouverture du Château. **G.S.D.**



Le coffre-fort de l'armée de l'Est. En médaillon: la plaque de cuivre ovale rivée sur le couvercle. JULIE MASSON/CHÂTEAU DE MORGES